



Une valeur patrimoniale reconnue

En 2004, la municipalité de Saint-Séverin a décidé de citer son cimetière en tant que monument historique.

Un groupe de citoyennes et citoyens avait préparé un texte d'appui à cette citation. Cet extrait illustre bien les raisons qui ont présidé à cette décision.

«La valeur patrimoniale du cimetière de Saint-Séverin repose entre autres sur son intérêt artistique. Le cimetière comprend plusieurs stèles et monuments funéraires se démarquant par leur diversité. Le cimetière compte d'abord quelques stèles en bois, un élément plutôt rare aujourd'hui en raison de la fragilité du matériau. On y distingue ensuite d'anciennes stèles en marbre de facture simple. On observe également des monuments plus élaborés en forme de pilier dressé couronné d'une croix. On retrouve aussi quelques croix en fonte et d'autres en fer forgé aux motifs élaborés, dont certaines sont l'œuvre d'artisans locaux comme Vital Ferland, Alfred Pomerleau et Joseph Thivierge. On y voit enfin des monuments plus récents en granit.»

La valeur patrimoniale du cimetière de Saint-Séverin repose aussi sur sa représentativité par rapport au type de lieu de sépulture, le cimetière paroissial catholique en milieu rural. Situé au cœur de la localité, juste à côté de l'église, il est bordé par celle-ci, par la rue, par une terre agricole et par le boisé de la terre de la fabrique. Les stèles ont été alignées en rangées régulières en 1971. Certains monuments funéraires sont imposants et élaborés, contrastant avec la simplicité des stèles de bois des premiers pionniers.»

Daniel Carrier



La visite

Chers visiteurs,
bienvenue,

Nous sommes très fiers de notre cimetière, et nous croyons qu'en prenant quelques minutes pour vous y promener, vous en découvrirez les beautés.



Photo : Ronald Richard

En 2004, des citoyennes et citoyens motivés ont proposé à la municipalité de le citer comme un monument historique. Cette démarche nous invite à le mettre en valeur et l'une des meilleures façons est certainement d'y attirer des visiteurs.

Nous avons choisi de vous accompagner dans votre visite en vous fournissant quelques informations sur les habitants de notre cimetière.

Ces renseignements vous permettront de mieux nous connaître, car ceux et celles que vous visiterez ont contribué à façonner le Saint-Séverin que vous voyez aujourd'hui.

Notre livret vous propose onze arrêts que vous pourrez suivre en vous référant au plan que vous trouverez au centre de notre document.

Comme chez nous le visiteur est roi, vous pouvez bien évidemment décider de ne pas respecter la promenade proposée et déambuler à votre guise en vous arrêtant où bon vous semble. Ce qui compte pour nous, c'est que vous visitiez notre village et qu'il vous séduise, autant que nous le sommes nous-mêmes, par ses charmes.

Après votre visite, si vous souhaitez en savoir plus et autrement, venez à notre Festival du film qui revient à chaque automne, comme les couleurs dans nos érablières. À cette occasion, vous pourrez faire une visite théâtrale de notre cimetière à travers les anecdotes, souvent savoureuses, qui émaillent son histoire et qui vous seront racontées avec talent.

Bonne visite, «ne comptez pas les tours», et amenez vos amis.

Saint-Séverin en quelques mots

Trois cents âmes, comme on disait au moment de la création de Saint-Séverin en 1872 y habitent aujourd'hui. Juchés sur nos collines à 340 mètres d'altitude moyenne, nous nous battons très fort pour essayer d'augmenter cette population, convaincus que notre développement économique, culturel et social dépend en grande partie de l'arrivée de nouveaux citoyens, jeunes et moins jeunes pour venir respirer avec nous l'air vivifiant de Saint-Séverin, notre devise étant : «Nourris de l'haleine des cimes, soyez forts».

L'installation

Oui, il fallait être forts au début du 19^e siècle pour venir arracher à la montagne son bois et ses souches pour y faire pousser du blé, du lin, de l'avoine, pour y élever des moutons et des vaches et pour y nourrir des familles nombreuses. Nous étions près de mille habitants en 1875 où nous fûmes reconnus comme municipalité, sous le nom de paroisse de Saint-Séverin grâce à l'abbé Séverin Fafard, curé desservant, qui nous a proposé ce moine austère et ascétique du 5^e siècle comme protecteur.

Il semble qu'un groupe d'Irlandais ait été parmi les premiers défricheurs. Ils sont venus, y sont restés une génération et nous ont laissé quelques traces, dont celles des fondations d'une église protestante et de son cimetière, le rang Killarney, et surtout l'histoire du meurtre de Robert Corrigan (1855). Ils ont quitté Saint-Séverin pour se regrouper dans quelques villages plus à l'ouest, ou bien ils sont partis vers «la ville»



Photo : Louise Chamberland



Photo : Jean-Claude Richard

comme plusieurs des colons francophones, qui vers Saint-Jean-d'Iberville, qui vers les «États», qui dans les villages environnants où des usines offrent de l'emploi et un salaire fixe. Les terres étaient déjà occupées et pauvres, il n'y avait pas vraiment de possibilité de développement et la population s'est progressivement réduite.

Au début, il y avait le bois, la roche, les érables, les moutons, les vaches, un hôtel auxquels se sont greffés quelques entreprises artisanales, des scieries, une beurrerie, quelques fromageries, un magasin général, des forgerons, des cordonniers.

Saint-Séverin aujourd'hui

Aujourd'hui, en 2012, il reste 300 personnes déterminées sur 56 kilomètres carrés de territoire, deux fermes laitières, des fermes porcines, quelques fermes d'élevage, des érablières impressionnantes, des boisés privés très productifs, un cheval mythique et gigantesque, notre casse-croûte et sa salle communautaire, une église, son presbytère et son cimetière, un festival du film, un Noël d'autrefois, une randonnée des vieux «pots», des enfants qui s'amuse sur la patinoire de notre terrain de jeux, des randonneurs, des cyclistes, des motoneigistes et des chasseurs qui viennent fréquemment respirer «l'haleine des cimes».

Bonne visite!

René Leduc

Saint-Séverin en quelques mots

Notre église

Avant d'entrer au cimetière pour la visite commentée que nous vous proposons, nous vous invitons à jeter un coup d'œil à notre église qui, avec l'ancien presbytère et le cimetière, constitue notre patrimoine religieux.

Nous croyons que notre église est typique de l'esprit sévérinois. Elle est simple, belle et issue d'une prise en charge communautaire, qui se poursuit encore aujourd'hui.

La construction

Le 3 février 1873 sont nommés les courageux marguilliers qui ont accepté de mener à bien la construction de l'église de la nouvelle paroisse de Saint-Séverin.

Elzéar Pomerleau, Ferdinand Pageau, Moïse Huppé, James Laughrey, Jean Lessard, Augustin Couture, François Jacques et Jean-Baptiste Thivierge méritent d'être mentionnés. Ils se sont retroussé les manches et se sont mis à l'œuvre. Ils ont confié à Joseph St-Hilaire le soin d'être le coordonnateur du projet afin d'assurer la cohérence de ce vaste chantier.

Pas de plans formels, quelques esquisses, et surtout beaucoup de courage, «d'huile de coude», de savoir-faire et d'ingéniosité.

La roche ne manque pas dans nos montagnes, ce sera donc le matériau de base. Chacun apporte régulièrement les pierres de ses champs, et comme le métier de tailleur de pierres est une spécialité, on fait appel à quelques travailleurs rémunérés à 10 «cennes» de l'heure pour préparer ces pierres que les paroissiens hisseront et poseront pour l'érection des murs.

Les ajouts

Le chantier durera quatre ans et la Fabrique disposait à cette époque d'un budget annuel de 300 \$.

Pendant la durée de la construction, on ne recense aucun accident sérieux malgré l'ampleur des travaux.

Les contreforts que vous apercevez ont été ajoutés en 1907 car on craignait que les murs ne cèdent en raison de la complexité de la charpente du toit qui avait été entièrement réalisée par les artisans du village.

Le presbytère actuel a été érigé en 1909 et on a ensuite ajouté la vaste sacristie en 1927 dont les lambris intérieurs sont réalisés en pin de Colombie.

Une église polyvalente

De nos jours, la vocation de notre église, comme celle de plusieurs lieux de culte des régions rurales, s'adapte aux nouvelles réalités de la pratique religieuse.

Chaque année au début de l'automne, notre église accueille le Festival du film de Saint-Séverin. En décembre, elle revêt pour le Noël d'autrefois son faste d'antan et depuis peu, en été, ses murs résonnent d'un concert de musique classique.

Elle n'a pas fini de nous étonner tant sa polyvalence et sa capacité d'adaptation sont grandes.

René Leduc



Photo : Ghislaine Crête

Partis si jeunes

- Arrêt **A**

Quand le curé Ferdinand Laliberté entreprend sa cure le 7 octobre 1872 dans sa toute nouvelle paroisse, il peut déjà célébrer la vie. Helen Ogle, fille d'un couple d'Irlandais venu s'établir sur les hautes terres de Saint-Séverin, est portée sur les fonts baptismaux.

Quatre jours plus tard, soit le 11 octobre, le célébrant préside le baptême de la petite Marie-Rose Thibodeau, fille de Jean et de Marie-Céline Perron. Or, le bébé ne survit pas. Le 29 octobre, on inhume son corps.



Un ange surmonte le monument du petit Gervais Lessard, décédé accidentellement à 3 ans en 1958. L'enfant avait été écrasé par un camion dans la cour de la maison de ses parents.

Au cours des trois derniers mois de cette même année, les Séverinois accueillent sept nouveaux-nés, mais à la fin de 1872, on n'en dénombre plus que cinq.

Les temps sont durs

Si l'année 1873 ne connaît pas de soubresauts particuliers, il en va autrement en 1874 et 1875 notamment. Le malheur s'abat sur la petite communauté qui compte alors quelque 800 habitants. Durant ces deux années, on recense 64 décès dont 56 concernent des enfants de moins de 10 ans, surtout des tout-petits.

Quelques familles sont particulièrement éplorées. Elles perdent, en l'espace de quelques jours, deux de leurs enfants. Épidémie? On sait que la variole frappe à ce moment. Ce n'est pas une pandémie comme celle des années 1884-1885, mais il n'en demeure pas moins que le décompte prend des allures tragiques. En effet, plus de la moitié des décès d'enfants survient dans un laps de temps de quatre mois, soit de novembre 1874 à février 1875.



Monuments d'enfants dans le cimetière de Saint-Séverin.

Vers un autre destin

Tout comme les autres enfants frappés par la mort, la petite Marie-Rose repose dans le cimetière local. Son monument d'origine, qui a certes subi les contretemps de l'usure et du temps, n'est plus là pour rappeler son existence. Il faut dire que sa famille a choisi d'émigrer.

Quelques années après le décès de ce premier enfant, les Thibodeau décident en effet de refaire leur vie aux États-Unis, sans doute attirés par la vague industrielle de la fin du 19^e siècle. Ils s'établissent au New-Hampshire et y demeurent jusqu'à leur dernier souffle.

Le rappel du passage de Marie-Rose sur terre est aujourd'hui symbolisé par une croix en bois, de facture simple.

Lynda Cloutier

Partis si jeunes

Nous sommes des agriculteurs

- Arrêt **B**

Charles Lehoux épouse Anastasie Dubois à Saint-Elzéar en 1873. Il achète une terre à Saint-Séverin pour y fonder une famille. Sa première épouse meurt quelques années plus tard après lui avoir donné six enfants, dont trois mourront en bas âge. Charles se remarie à Luce Laplante et ils engendreront neuf descendants, deux filles et six garçons, et le neuvième, le tout dernier, étant mort à la naissance.

Grâce à Charles et à ses descendants naît une tradition agricole familiale qui se poursuit encore aujourd'hui, construite autour de l'une des deux fermes laitières de Saint-Séverin.



Photo : Françoise Fecteau

Gérard

Gérard Lehoux, fils de Dorveni, lui-même fils de Charles, est décédé le 29 septembre 2011 après une vie très bien remplie. La ferme Lehoux qu'il a cédée à son fils Denis en 2001, avait été achetée de son père Dorveni en 1958.

Gérard Lehoux a été président de la Fédération de l'UPA (Union des producteurs agricoles) de la Beauce de 1979 à 1984, en plus de présider la Caisse populaire de Saint-Séverin et de s'engager activement dans la vie de sa communauté (chorale, fête du centenaire de l'église et du village, etc.). Il a vite compris les enjeux de la modernisation de l'agriculture afin d'en faire une activité économique rentable.



Photo : Françoise Fecteau

Saint-Séverin, comme toutes les régions du Québec moderne, est passée d'une agriculture de subsistance à une agriculture de production. Nos premiers défricheurs vivaient de quelques vaches, moutons, porcs et poules. Les revenus monétaires provenaient très souvent du travail forestier en hiver, dans les grands chantiers de la région. Les bûcherons revenaient au printemps avec le temps des sucres. Toutes les ressources du milieu étaient mises à contribution mais nos terres montagneuses, agro-forestières plutôt que pastorales, ne pouvaient offrir des conditions de vie décente à tous les jeunes issus des familles généralement nombreuses à cette époque.

Plusieurs partent vers les villes, les «manufactures» ou les quelques autres régions qui restent à défricher. Il faut, dans ce contexte, protéger ce qui reste de nos ressources agricoles et agro-forestières. L'Union catholique des cultivateurs, ancêtre de l'UPA, se porte progressivement à leur défense en soutenant tout à la fois leur formation permanente et la mise en marché de leurs productions.

Grâce aux efforts de producteurs comme Gérard Lehoux, la Beauce est aujourd'hui une région agricole d'importance. Pour notre part à Saint-Séverin, nous avons 17 producteurs reconnus par le MAPAQ. Deux sont des producteurs laitiers, quatre sont des producteurs de porc, six sont des producteurs de bovins de boucherie, quatre sont des acériculteurs (sirop d'érable), six autres ont l'acériculture comme activité complémentaire et enfin une est productrice de petits fruits. Dernière statistique, cette activité agricole séverinoise génère un revenu de plus de quatre millions de dollars.

René Leduc

Vous semez des agriculteurs

À la sueur de leur front

- Arrêt **C**

S'établir. Telle est la volonté de nombreux habitants qui, au 19^e siècle, veulent exploiter un lopin de terre. Or, les colons n'ont plus le choix; il leur faut grimper sur les côtes pour assurer leur subsistance.

Sur le territoire qui allait un jour constituer Saint-Séverin, plusieurs familles ont fait œuvre de pionniers. Celui qui a peut-être été le premier à faire reculer la forêt se nomme Jacques Faucher. Le 18 novembre 1820, l'écuyer seigneur Jean-Thomas Taschereau de Sainte-Marie lui concède une terre du rang Saint-Jacques, dénommé alors le 3^e Rang du village Saint-Jacques.

La condition : payer des rentes annuelles de 16 chelins à partir du mois de novembre 1823, ce qui se traduirait aujourd'hui par une somme d'environ 4 \$. À l'époque, une paire de souliers pour jeune fille coûtait 4 chelins.

N'ayant peut-être pas la fibre d'un agriculteur, Jacques Faucher cède son bien à son frère Louis qui y vit jusqu'à sa disparition subite le 2 octobre 1881. Alors âgé de 70 ans, Louis prend la clef des champs un beau dimanche matin pendant que son fils et les plus vieux de ses enfants sont partis à la messe. Il trompe du même coup la vigilance de sa bru qui veille sur les deux cadets de la famille.

Malgré une battue organisée à la grandeur du territoire, on n'a jamais retrouvé le corps de Louis. On prétend qu'il s'est enlisé dans une zone marécageuse.



Photo : Gérard Faucher

Louis-Théotime Faucher et son épouse Delvina Jacques ont été les deuxièmes résidents sur le lot reçu du Seigneur Taschereau.

Les Pomerleau

L'histoire de la colonisation de Saint-Séverin, c'est aussi celle d'autres familles comme celle des Vachon dit Pomerleau. Le premier de cette lignée à fouler les côtes au-delà de Sainte-Marie se nommait Guillaume.

Dans les tous débuts, soit au milieu du 19^e siècle, la famille n'habitait pas le lot concédé dans le rang Saint-Olivier. L'été, on s'y rendait pour y travailler et en guise de commodités, un petit bâtiment avait été érigé sur la terre afin de faciliter la vie des travailleurs.

Décédé tôt, soit en 1829, à l'âge de 42 ans, Guillaume Pomerleau n'a pas vu son travail de défricheur être confiné à l'abandon. Son fils Elzéar a pris la relève et c'est lui qui devait bâtir la maison qui se dresse toujours aux abords du rang. La terre appartient toujours à la même famille aujourd'hui.

Évidemment, la colonisation de Saint-Séverin est le lot de bien d'autres familles qui, comme les Pomerleau ou les Faucher, ont choisi de faire fructifier leur bien de générations en générations ou de demeurer au sein de leur communauté. Les Lachance, Lehoux, Proulx, Laplante, Richard et bien d'autres continuent toujours d'honorer les pionniers de leurs familles.

Lynda Cloutier



Photo : Gérard Faucher

Edwidge Faucher et son épouse Georgiana Faucher ont été les troisièmes de la génération à faire fructifier la terre. Le couple s'était marié le 5 novembre 1912 à East-Broughton.

À la sueur de leur front,

Ils forgent le dernier repos de leurs compatriotes

- Arrêts **D** et **E**

Dans la vie rurale d'autrefois, les hommes et les femmes de métiers étaient associés à l'économie des communautés.

Qu'ils soient beurriers, cordonniers, meuniers..., tous ces gens se retrouvaient au détour d'un rang ou d'une rue. Tel était le cas des forgerons.



À Saint-Séverin, ceux qui ferraient les chevaux, travaillaient le métal pour réparer ou faire des outils et qui réalisaient différents autres ouvrages en lien avec l'art du feu ont été au nombre d'une quinzaine. On retient surtout le nom de trois d'entre eux. Il arrivait qu'on requiert aussi leurs services pour rappeler aux vivants le souvenir des défunts.

Comme dans certains autres cimetières au Québec, celui de Saint-Séverin possède des croix en fer forgé. Ces monuments, dit-on, sont l'œuvre d'Alfred Pomerleau, Joseph Thivierge et Vital Ferland. Mais c'est surtout ce dernier qui a laissé sa signature au détour des rangées où se dressent encore aujourd'hui quelques-unes de ces croix.

Essentiellement, les forgerons québécois ne réalisaient ce type d'ouvrage qu'au moment où on leur en passait la commande. On pouvait le faire par souci d'économie. En effet, tous n'avaient pas les moyens de se procurer un monument en pierre. Autre point : le métal aurait une durabilité supérieure au bois.



Détails de croix en fer forgé.

Une histoire de famille

Dans le cas des croix forgées par Vital Ferland, une autre dimension apparaît. C'est, dans certains cas, une histoire de famille. Le seul fils du forgeron, Émile, décède à 4 ans, d'une indigestion aigüe en 1906. Le monument portant un cœur en son centre est sûrement l'œuvre de son père tout comme celui qui le voisine. Ici, la croix est dédiée à un membre de la famille de l'épouse de Vital Ferland.

Le cimetière de Saint-Séverin est souvent cité comme l'un de ceux qui recèle de belles croix en fer forgé. Chefs d'œuvre d'art populaire, ces monuments présentent des caractéristiques qu'on retrouve notamment à leurs extrémités. Ainsi, des formes de cœurs, d'ancres, de tenailles, de fleurs de lys, de pointes de lances les enjolivent. À Saint-Séverin, on peut remarquer quelques-uns de ces types d'ouvrage.



Les artisans locaux fabriquaient de belles croix artisanales.

Un corbillard pour 500 \$

De ces trois artisans séverinois, Joseph Thivierge est celui qui, en 1929, se voit confier la fabrication d'un corbillard. Le coût est alors estimé à 500 \$. Ce n'est pas donné et pour en faciliter le paiement, Vital Ferland, forgeron et marguiller, suggère alors une contribution de 5 \$ par famille. Après tout, fait-il valoir, ce n'est pas si cher puisque tout le monde finira par l'emprunter.

La communauté aura bénéficié de son corbillard fait maison pendant près de 40 ans. En 1965, à une époque où les vieilleries prenaient le bord, comme on dit, on l'avait vendu à un antiquaire des Cantons de l'Est pour la somme de 75 \$.

Lynda Cloutier

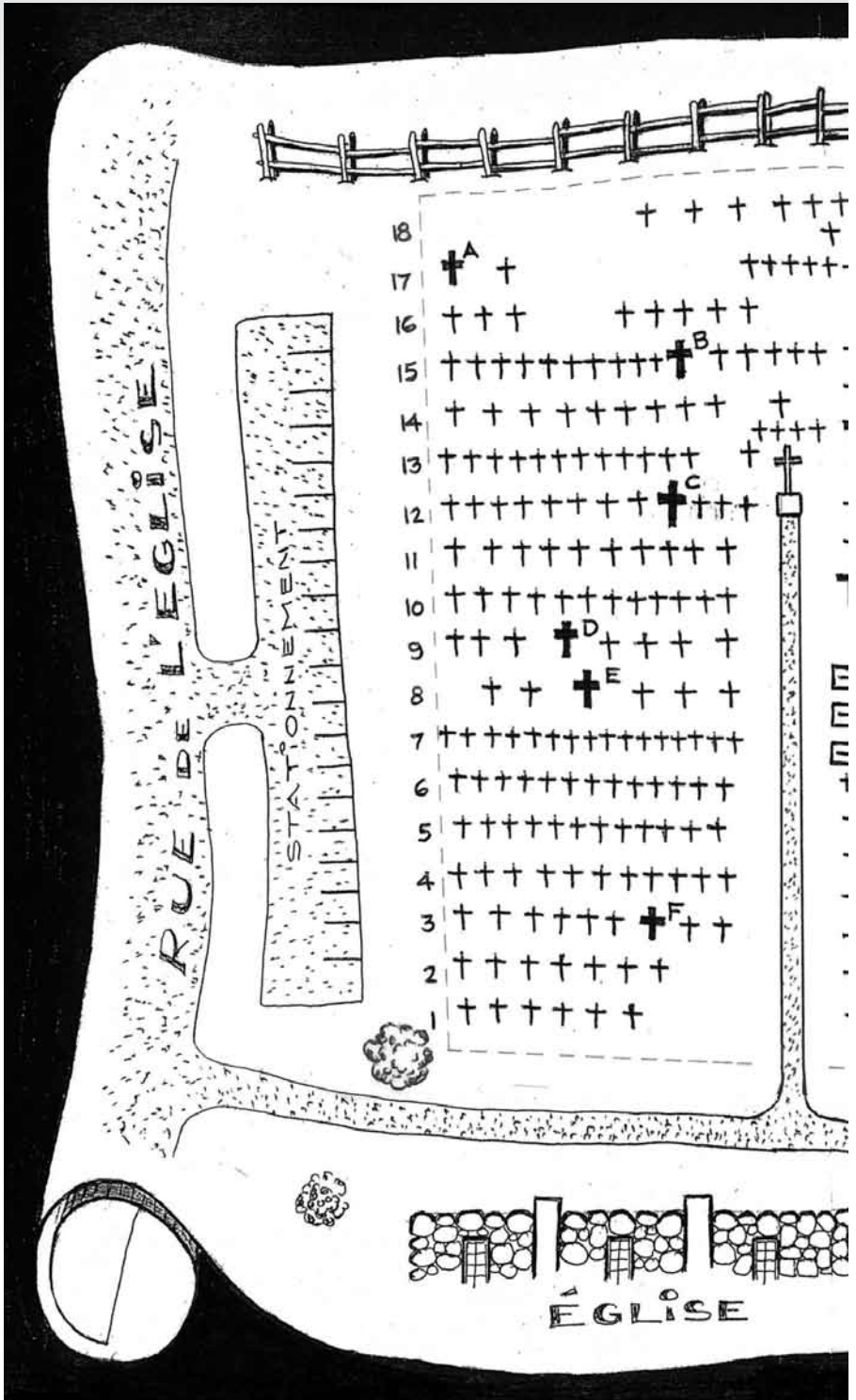


Photo : Société du Patrimoine des Beaucerons

Le corbillard de Joseph Thivierge (photo tirée du livre du centenaire de Saint-Séverin)

Un lieu de repos de leurs compatriotes

Plan de visite



L'art de creuser une fosse en plein hiver

- Arrêt **F**



Photo : Lynda Cloutier

Nous sommes au tout début de février 1957 et Délina Vachon, la grand-mère de Laurent Laplante, vient de mourir. Il n'y a pas encore de charnier à Saint-Séverin, il ne sera construit qu'en 1983. Il faut donc enterrer la morte dans quelques jours. Or le sol est gelé en profondeur. Il y a eu des redoux, des périodes de gel intense et très peu de neige. Ce sont les pires conditions pour creuser la terre en plein hiver.

Le bedeau, qui est aussi le fossoyeur, a besoin d'aide pour réussir à creuser la fosse. Les parents de Délina Vachon sont mis à contribution. Hormidas Couture et ses deux fils Gérard et Réal sont parents de la défunte. Ils décident d'unir leur force pour creuser. Ils commencent le travail mais le sol est aussi dur que de la pierre. Hormidas a déjà travaillé sur des chantiers où on utilisait la dynamite, et il convainc ses fils, après quelques essais infructueux pour briser la terre avec les outils habituels, d'utiliser la dynamite pour franchir les premiers pieds de la terre gelée.

Tout le village est sous le choc des explosions. Il fait un froid intense mais les curieux sont nombreux et le temps presse car les funérailles sont pour le lendemain.

Les anecdotes sont nombreuses dans les villages et leur véracité souvent invérifiable mais on raconte que les dernières pelletées de terre ont été retirées de la fosse au moment où les porteurs sortaient de l'église avec le cercueil de Délina.

Les trois fossoyeurs-dynamiteurs occasionnels en sont sortis indemnes.

*René Leduc
(Anecdote racontée par Gaétan Couture
qui a vécu cet épisode étant enfant)*

Quand la poudrière s'en mêle

L'hiver est parfois plus dur qu'ailleurs à Saint-Séverin. Dans la vallée de la Chaudière, alors qu'un faible vent fait à peine tourner quelques flocons de neige, il en va tout autrement sur les côtes. La poudrière dépose des monticules blancs sur les routes; elle s'élève dans le ciel et le paysage se devine à peine.

Le 5 février 1936, il ventait à « écorner les bœufs ». Gérard Nolet, ancien résidant de Saint-Séverin, se souvient de cette journée. Il approche alors les 14 ans, il est servent de messe et il faut procéder à la levée du corps de Marie Ferland.

La défunte qui s'est éteinte à l'âge de 70 ans repose dans sa maison à l'un des bouts du village. Il faut aller, à pied et en procession, chercher le cercueil et l'amener à l'église pour les funérailles. La distance n'est pas si longue, mais « on ne voyait ni ciel ni terre et on étouffait », se rappelle Gérard Nolet. Le servent de messe est celui qui, par surcroît, ouvre la marche; il porte la croix.

En procession

Les processions regroupaient non seulement les porteurs. Bien sûr, parents et amis accompagnaient les défunts. Parmi la délégation, on retrouvait aussi une personne, souvent un ami de la famille, qui transportait la croix de tempérance, et les autres officiants.



*L'hiver à Saint-Séverin,
un peu plus difficile qu'ailleurs parfois.*

Si le défunt venait d'un rang, on utilisait alors le corbillard décoré, pour la circonstance, de pompons noirs, mentionne Gérard Nolet.

L'époux de Marie Ferland, Thomas Turmel, est décédé la même année. Les services de Gérard Nolet avaient de nouveau été requis pour la levée du corps. Ce jour-là, par contre, il faisait très beau. C'était le 23 septembre.

Lynda Cloutier

Quand la poudrière s'en mêle

Le Cheval à Méo

- Arrêt **G**

Patenteux hors pair, Roméo Vachon décide, à la fin des années 1970, de s'attaquer à la construction d'un cheval monumental avec la complicité de son épouse Lucienne. L'œuvre, d'abord réalisée dans le plus grand secret, a attiré des milliers de visiteurs au fil des quelque vingt années suivant son installation dans le rang Sainte-Anne.

Impressionné par une sculpture gigantesque qu'il avait vue lors d'un voyage, Roméo avait trimé dur, pendant tout un hiver, pour mettre son projet à exécution.

Son idée de départ était bien claire : il ferait un immense cheval pouvant servir de chalet à la visite.

Double d'ingéniosité et des qualités inhérentes à tout travailleur manuel, Roméo avait entrepris de construire cette œuvre hors du commun en utilisant du bois de tremble. Une fois mouillé, il pouvait le plier pour constituer l'armature du cheval. C'est à l'étage de sa maison que le «chef d'oeuvreux» travaillait, s'inspirant, pour les mesures, d'un petit cheval qui avait dû égayer son enfance.

Le printemps venu, Roméo s'était mis à sortir, un à un, les morceaux de sa sculpture. Or, il lui était arrivé un pépin un certain jour : les fesses ne passaient pas. Pas question de recommencer ; on avait démoli un cadre de porte.

Le Cheval à Méo, comme on l'a surnommé, a été plus que populaire. Jusqu'au début des années 2000, quelque 80 000 personnes, estime-t-on, se sont déplacées pour voir cette curiosité qui trônait dans un champ derrière les bâtiments de ferme. Hôtes par excellence, Roméo et Lucienne prenaient plaisir à recevoir leur visite bras dessus bras dessous. Des Français, des groupes de motards, des gens de différents horizons ont fait escale dans le rang Sainte-Anne à cette époque.



Le cheval monumental de Roméo Vachon.



Roméo et son épouse Lucienne lors du déménagement du cheval au village.

Pas question de faire paître le cheval ailleurs

Sauté par la collectivité qui l'a transporté au village en 2000, Le Cheval à Méo raconte aussi une histoire : celle de la colonisation. D'ailleurs, ce n'est certes pas un hasard si son créateur a choisi cet animal ; il a été l'instrument par lequel tout un pays a été chamboulé. Et ce pays, découpé maintenant en forêts et en champs, c'est celui qu'on peut voir lorsqu'on pénètre dans les entrailles de l'animal.

De nature enjouée, Roméo, qui était l'un des fils de Jean Vachon, a décidé un jour de laisser vivre son imaginaire et de le partager. Figure emblématique de Saint-Séverin, le cheval s'impose toujours comme une grande tache blanche dans le paysage derrière le casse-croûte du village. Quant à son créateur, il s'est endormi avec son rêve en novembre 2007 ; il avait alors 97 ans.

Lynda Cloutier

La forêt est omniprésente

- Arrêt **H**

Nos montagnes sont propices au développement de la forêt. Les premiers colons de Saint-Séverin ont d'abord coupé les arbres pour construire leurs maisons et dégager l'espace nécessaire à leur autonomie alimentaire. Il fallait un potager et des prés pour nourrir la famille et les quelques animaux qu'ils possédaient. Le reste du lot fournissait le bois de chauffage et le sirop d'érable.



Les moulins à scie

Les villes se développant, le bois d'œuvre a représenté une source de revenu. Trois moulins à scie se sont installés dans la municipalité, l'un dans le rang Sainte-Marguerite qui sera entraîné par une roue à aubes sur la rivière Beaurivage, l'autre sera installé au village et enfin le troisième dans le rang Sainte-Anne. Pour deux de ces moulins, les familles Sylvain y sont associées. Thomas Sylvain, marié à Adeline Turmel, a vécu jusqu'à l'âge vénérable de 82 ans. Il est né en 1846 et a traversé le 20^e siècle pour mourir le 22 septembre 1928. Il est le fondateur de l'une des branches des familles Sylvain installées à Saint-Séverin. Son fils Théodore est le créateur du moulin à scie qui était situé près du village.

Il n'y a plus de moulin à scie à Saint-Séverin, ils ont été remplacés par de vastes ensembles industriels et pour les besoins domestiques, par les moulins à scie mobiles qui viennent débiter votre bois à domicile, à l'endroit précis où vous en avez besoin.

La forêt est une ressource

Il est difficile de chiffrer très précisément l'importance économique des ressources forestières de Saint-Séverin, mais à observer le ballet des camions qui viennent chercher la «pitoune» et les billots, et celui plus discret des remorques et camions utilitaires remplis de cordes de bois de chauffage, on comprend que notre forêt se montre toujours très généreuse.

Selon l'Association des propriétaires de boisés de Beauce, la superficie forestière de Saint-Séverin équivaut à 1.2 % du territoire forestier beauceron et la valeur du bois vendu par St-Séverin correspond aussi à 1.2 % des ventes globales. Notre portion de forêt est donc productive et bien entretenue. Nous aimons le bois...



La photo

La photo qui illustre cette page nous rappelle que le savoir-faire des bûcherons sévérinois était apprécié partout, que ce soit chez nos voisins américains ou sur les terres à bois de l'Abitibi. La photo montre cinq de nos concitoyens : Rémi Proulx, Émilien Nadeau, Joseph Proulx, Martin Cloutier et Clovis Proulx à Parent, en Abitibi, en 1949.

René Leduc

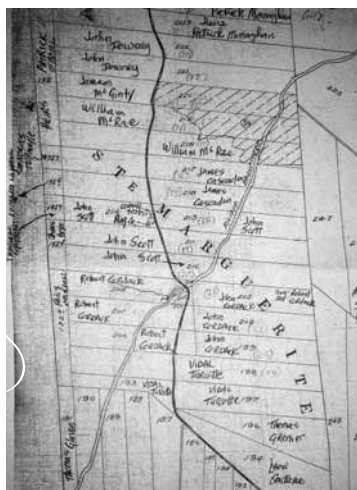
La forêt est omniprésente

La présence irlandaise à Saint-Séverin

- Arrêt **I**

Au début du 19^e siècle, les tensions sont vives en Irlande autant entre les Anglais et les Irlandais qu'entre Irlandais eux-mêmes qui se divisent entre catholiques et protestants. La loi martiale est en force de 1800 à 1835 et depuis 1695, les droits civiques des Irlandais sont bafoués.

Ces tensions sociales, jumelées à une crise économique majeure en Irlande du Nord, en raison de la chute de la culture du lin (fin des guerres napoléoniennes) conduisent de très nombreuses familles irlandaises, autant catholiques que protestantes, à venir s'établir au Canada entre 1820-1840. Cette première vague migratoire précédera les grandes migrations plus tardives causées par les méfaits de la famine en Irlande.



Plan fourni par Steve Cameron



Photo : Lynda Cloutier

La croix celtique, symbole de l'Irlande

L'installation

Arrivées à Québec, ces familles sont encouragées à venir s'installer dans les Cantons de l'Est afin d'occuper les hautes terres, protéger les frontières suite à la guerre de 1812 avec les Américains et éloigner les immigrants de la ville de Québec car elle est touchée par une épidémie de choléra en 1832. Chemin faisant, certains s'arrêtent en

Beauce et trouvent à s'installer sur les terres des anciennes seigneureries.

En 1810, à partir de Saint-Nicolas, le gouverneur Craig a commencé, grâce à l'armée, la construction du chemin qui portera son nom. Le chemin Craig suit le cours de la rivière Beauvillage et permet d'atteindre Saint-Sylvestre.

Vers 1830, le rang Sainte-Marguerite, qui à cette époque fait partie de Saint-Sylvestre, compte 28 lots attribués à des Irlandais, catholiques et protestants.

Ces terres de 90 acres ont été données ou vendues à un prix très modeste. Plusieurs de ces familles irlandaises ont quitté un pays qui leur refusait depuis des siècles de posséder la terre ou de pratiquer leur religion (catholique). On peut facilement imaginer leur détermination à développer un bien important qui leur appartient et qu'ils peuvent utiliser comme bon leur semble, même si les terres sont couvertes de forêts et qu'il faut travailler dur pour les défricher. Une agriculture de subsistance se développe très rapidement et permet à ces familles de travailler à leur propre compte et d'y trouver une certaine prospérité.

Création d'une paroisse anglicane

Entre 1830 et 1850, il y a suffisamment de familles irlandaises anglicanes, dans le rang Sainte-Marguerite et sur l'ensemble du territoire de ce qui est aujourd'hui Saint-Séverin, pour qu'une petite chapelle soit construite et qu'une paroisse soit créée sous le nom de Saint-Jean-l'Évangéliste. Quelques années auparavant, les anglicans avaient commencé à regrouper leurs morts dans un petit cimetière qui sera ensuite cédé à la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste lorsque celle-ci sera consacrée en 1854.

Les vestiges de ce modeste cimetière ont été mis à jour il y a quelques années par des passionnés du patrimoine régional. Au cours de leurs travaux, ils ont dégagé des murets de pierres, semblables à ceux qui marquent le paysage irlandais et qui délimitent les contours de ce cimetière que l'on croyait abandonné. Sept sépultures sont confirmées par les archives ecclésiastiques.

Pour aller plus loin...

Pour nos visiteurs les plus audacieux, vous pouvez visiter ce site, en suivant le rang Sainte-Marguerite sur 6,5 kilomètres. Un sentier forestier sur la droite, identifié par des rubans de couleur sur les arbres qui bordent la route, vous conduira à ces vestiges où une plaque commémorative rappelle cette présence irlandaise à Saint-Séverin.



Les vestiges du cimetière anglican.

René Leduc

En caravane allons à la cabane

«En caravane allons à la cabane»

- Arrêt **J**

Pour plusieurs citoyens de notre région et même au-delà, le nom de la famille Richard est associé à la cabane à sucre.

Les débuts

Lorsque Wilfrid Richard et son frère Gédéon, tous deux fils de Louis, unissent leur force pour exploiter leurs érablières respectives, les érables servent souvent à produire des pains de sucre de cinq livres. Un revendeur les ramasse dans les rangs en versant aux producteurs quelques piastres pour un travail harassant, car il faut bouillir l'eau plus longtemps et ensuite brasser le sirop épaissi jusqu'à ce qu'il prenne en pain dans des moules en bois, que les artisans ont eux-mêmes fabriqués. Ces pains de sucre sont revendus à Sainte-Marie pour remplacer occasionnellement la mélasse pour des desserts plus complexes dont raffolent les citadins.

Mais les choses vont changer.



Photo : Jean-Claude Richard



Photo : Jean-Claude Richard

La cabane moderne

Gédéon deviendra l'historien populaire de St-Séverin et on lui doit des travaux documentaires admirables. En 1972, au moment des célébrations du centenaire de la Municipalité, il propose à son neveu Jean-Claude Richard, fils de Wilfrid, qui était devenu propriétaire de l'érablière commune aux deux frères, d'ouvrir sa cabane au public et d'y servir des repas, ce qui attirera des visiteurs..

Jean-Claude et son épouse Françoise décident de relever le défi. Ils font construire une salle à manger attenante à la cabane et accueillent leurs premiers clients. Pour trois dollars, les visiteurs peuvent manger «à volonté» de la soupe aux pois, des œufs dans le sirop, le fameux ragôût de lard, les patates en pelure (robe de chambre) et des grillades que l'on n'appelle pas encore «des oreilles de crisse» (le mot fait sursauter). La qualité et la quantité sont au rendez-vous et la cabane, par le jeu du bouche à oreille, attire des clients de partout. On doit agrandir la cuisine et refuser du monde. Le succès est tel que le rang Saint-Charles (où est située la cabane), devient aux temps des sucres un vaste stationnement, au point que les autorités policières exigent que Jean-Claude Richard construise un stationnement pour accueillir ses clients.

En terminant, disons que la famille de Wilfrid Richard a de qui tenir car son épouse Yvonne Laplante, mère de ses neuf enfants, qui repose à ses côtés, est morte à l'âge vénérable de 100 ans et 7 mois et elle est à ce jour la seule centenaire de notre cimetière.

René Leduc

En cuisine alors à la cabane

Jardiner la terre

- Arrêt **K**

Arthur Lachance et son épouse Félexine Langlois ne se doutaient sûrement pas, de leur vivant, qu'ils lègueraient à tous les gens en quête de nature et de sérénité un endroit où les vues panoramiques, les fleurs, les points d'eau et les aires de repos pourraient profiter à des milliers de visiteurs.

Arthur Lachance est l'un de ces Séverinois qui, jusqu'à son décès en 1950, est fort impliqué au sein de sa communauté. Au cœur du village, il opère un magasin général auquel s'ajoute, pendant quelques années, le bureau de poste. Derrière la maison, une petite terre permet à la famille de 13 enfants d'élever quelques animaux dont trois ou quatre vaches.

Le commerçant ne fait pas que vendre les biens nécessaires à la consommation de ses concitoyens. Pendant 48 ans, soit de 1902 à 1950, il assume les fonctions de secrétaire municipal. Il trempe aussi dans la politique à titre d'organisateur d'élections.

Le rendez-vous des dimanches

Chez les Lachance, la bonne humeur et la joie de vivre régnaient. Les dimanches étaient plutôt animés. La maison devenait même le rendez-vous des gens qui voulaient écouter de la musique ou s'y adonner. Ce sont même les Lachance qui, dans tout Saint-Séverin, ont possédé le premier radio : un gros appareil à deux étages, relate Benoît, l'un des enfants de la famille.

En plus de sa propriété au cœur du village, Arthur Lachance possédait une terre à bois dans le Rang 2. Une terre que ses enfants, amoureux de leur patrimoine, ont transformée au fil des quelque 40 dernières années, en site jardiné accessible à toute la population. C'était leur façon de rendre hommage aux pionniers de leur coin de pays. Le Domaine à l'Héritage porte bien son nom.



Photo : Lynda Cloutier

Le Domaine à l'Héritage, une oasis de paix dont la beauté séduit. Cet immense jardin est l'œuvre d'une famille, mais surtout de Benoît Lachance.

Lynda Cloutier

Jean Lessard, précurseur du multifonctionnel

- Arrêt **L**

Pour employer une expression courante de nos jours, on peut dire que Jean Lessard a été, en quelque sorte, le précurseur du multifonctionnel à Saint-Séverin. Les premières messes ont été célébrées dans sa maison. Une bâtisse érigée sur sa terre a servi d'école dans le rang Sainte-Marguerite et fait plutôt inusité : la résidence familiale a fait l'objet d'un différend avec un Irlandais, voisin du propriétaire.

En 1860, les colons sont déjà nombreux à Saint-Séverin. Comme ils se trouvent loin des églises, ils revendiquent alors le droit d'obtenir une chapelle et un logement destiné à un prêtre. Malgré le dépôt d'une requête, l'Archevêque de Québec n'accède pas à cette demande.

Le curé Édouard-Séverin Fafard de Saint-Sylvestre prend la défense des habitants et en décembre 1863, il est autorisé à desservir, sur semaine, la concession Sainte-Marguerite. Le premier office religieux est célébré le 12 mars 1864 dans la maison de Jean Lessard.

Un an plus tard, l'agriculteur accepte qu'une école soit bâtie sur sa terre. En plus de servir à l'éducation, le bâtiment devient le lieu de culte des paroissiens jusqu'en décembre 1871. À partir de ce moment, la messe est chantée dans le presbytère nouvellement construit.



Photo : Lynda Cloutier

En 1972, à l'occasion du centenaire de Saint-Séverin, une croix commémorative a été érigée sur la terre qui appartenait à Jean Lessard. Elle rappelle l'endroit où la première messe a été célébrée.

Couper la maison en deux

Par ailleurs, Jean Lessard se retrouve un jour au centre d'une polémique. Comme d'autres, il avait pris possession de son bien sans trop faire grand cas des bornes. Or, son voisin irlandais décide un jour de « tirer les lignes » de sa propriété.

Surprise! La résidence de Jean Lessard est en partie construite sur le lot du voisin en question. Un groupe d'Irlandais s'amène avec les outils nécessaires pour « couper la maison ». On finit toutefois par s'entendre et on trace une courbe dans la ligne de terrain. La maison est sauvée!

Lynda Cloutier

un précurseur du multifonctionnel

Mot de la fin

Si vous avez suivi l'itinéraire que nous vous avons proposé, votre visite du cimetière de Saint-Séverin est terminée.

Pendant notre village a encore beaucoup à vous offrir et à titre d'exemple, vous pouvez :



Photo : Louise Chamberland

- Vous restaurer Chez Méo et visiter le cheval mythique construit par Roméo Vachon, qui a donné son nom au casse-croûte. Vos enfants pourront s'aérer un peu sur notre terrain de jeux.
- Vous rendre au Domaine à l'Héritage, un magnifique jardin privé de la famille Lachance, qui est ouvert aux visiteurs. Dirigez-vous, en quittant Saint-Séverin, vers Tring-Jonction et un panneau vous indiquera la route à suivre. En déambulant dans ce jardin, vous pourrez admirer les paysages typiques des hautes terres beauceronnes.
- Faire la tournée de nos maisons anciennes et de nos croix de chemin. Un ouvrage fournissant des informations de base sur les maisons anciennes est disponible à la Caisse populaire en face de l'église.
- Enfin, tel qu'indiqué dans notre livret du cimetière, vous pouvez vous rendre visiter les vestiges du cimetière anglican dans le rang Sainte-Marguerite.
- N'oubliez pas que tous vos commentaires sur cette visite sont bienvenus et nous permettront sans doute d'améliorer les choses. N'hésitez pas à nous en faire part sur le site internet de la Municipalité, soit : munseverin@novicomfusion.com
- Si vous avez aimé votre visite et si vous souhaitez nous aider à poursuivre ce travail, une contribution financière volontaire peut être déposée dans la boîte prévue à cet effet à notre casse-croûte Chez Méo.

Merci de votre visite et ne comptez pas les tours!

Remerciements

Le comité de base de ce projet était composé de :

- Louise Chamberland
- Lynda Cloutier
- Lorraine Grenier
- René Leduc
- Claude Morin



Dans l'ordre, de gauche à droite : Claude Morin, Lorraine Grenier, René Leduc, Lynda Cloutier et Louise Chamberland.

Ils n'ont compté ni leur temps ni leurs efforts et ils ont consacré plusieurs centaines d'heures à ce travail.

De nombreuses personnes nous ont fourni des conseils, de la documentation, des photos, des anecdotes, des souvenirs, des travaux de secrétariat et même de menuiserie. Impossible de tous et toutes les nommer mais nous les en remercions très profondément.

Sans argent nous n'aurions pu publier cet ouvrage à caractère historique. Merci de leur appui au Comité local de développement (CLD) de la MRC Robert-Cliche (4 500 \$) et à la Municipalité de Saint-Séverin (2 000 \$).

Merci enfin à la Fabrique de la paroisse de Saint-Séverin qui nous a soutenus dans ce projet et nous a permis de parcourir l'histoire de son cimetière.

Le comité (septembre 2012)

Graphisme
et impression:



creation
info +